

le libertaire

Administration : PIERRE LENTENTE

9, Rue Louis-Blanc, PARIS (10^e)

QUOTIDIEN ANARCHISTE

A partir de 20 heures : Téléphone Gutenberg 26-55

ABONNEMENTS

POUR LA FRANCE	POUR L'EXTÉRIEUR
Un an... 48 fr.	Un an... 80 fr.
Six mois... 25 fr.	Six mois... 41 fr.
Trois mois... 13 fr.	Trois mois... 22 fr.
Chèque postal Ferandel 586-65	

Les anarchistes veulent instaurer un milieu social qui assure à chaque individu le maximum de bien-être et de liberté adéquat à chaque époque.

Rédaction : ANDRÉ COLOMER

123, Rue Montmartre, PARIS (2^e)

DANS L'ANGOISSE DU VERDICT

TOUT A L'HEURE...

Renaîtra-t-elle à la Vie ?

Ce furent cinq journées que les souvenirs, les émotions, les passions, les incidents et les idées remplirent tumultueusement.

Après un an de silence dans sa cellule de Saint-Lazare, Germaine Berton a repris contact là, pour un moment, avec la vie. Elle a, en moins d'une semaine, revu tous ceux qui, en vingt ans, l'avaient fait souffrir, espérer, désespérer, se révolter, agir. Elle a, comme en un film dont les images tourneraient au rythme même de son cœur, assisté au déroulement de son histoire tragique, depuis son enfance abandonnée jusqu'à son adolescence indignée.



de massacres, les exploiteurs de cadavres, nous n'oubliions pas le symbole de Noël.

Un enfant naît dans une étable, sans père. Ses langes sont des haillons. Et cet enfant sera le rédempteur. Il grandira dans la misère et enseignera l'amour. Il se révoltera contre les marchands du Temple et les soudards sans dame. Il prononcera : « Pardonnez... »

Et à l'anniversaire de sa naissance, chaque année, par toute la terre, les hommes s'embrassent et se livrent à la joie.

Puissent les jurés qui vont décider ce soir, du sort de Germaine Berton, écouter la voix des cloches de Noël... Qu'ils rendent cette enfant à la vie. La vie lui doit tant de présents...

Demain matin, tous les enfants de riches trouveront près de leurs souliers, dans la cheminée, de beaux joujoux, comme à chaque Noël...

Messieurs les Jurés, la petite Germaine n'a jamais rien eu dans les siens. Souvent, hélas ! elle n'avait même pas de souliers à mettre...

Demain matin, dites au Père Noël de laisser tomber dans les bottines de cette enfant, en compensation de tant de mises passées, le plus beau présent qu'elle puisse souhaiter aujourd'hui : la liberté.

LE LIBERTAIRE

Le vrai coupable

Le procès de notre chère Germaine aura permis, à tous ceux qui en suivirent le cours, de tirer de multiples enseignements.

Grâce aux habiles questions posées aux témoins de la défense par M^e Henry Torrès, nous avons pu connaître la valeur réelle des théories royalistes et surtout nous faire une opinion définitive et vérifiée sur les trublions de la rue de Rome.

Jamais encore on avait assisté à pareille débâcle d'aspirants dictateurs ; jamais baudruche ne fut dégonflé plus pitoyablement que la baudruche royaliste.

Ceux qui insultent, menacent et montent des échafaudages d'infamie dans leur quotidien se sont montrés, à part Real del Sarte, de bien paisibles témoins.

Le gros saligaud que les électeurs de Paris envoyèrent à la Chambre (comme s'ils avaient voulu décréditer tout à fait le Parlement en lui déléguant un pître) ; l'immonde crapaud, qui chaque jour éructe et plastronne dans son journal, ent l'impuissance de venir faire la louange de celui dont il a la mort sur la conscience.

Mouché par Torrès, quand celui-ci lui reproche d'avoir, par peur personnelle des coups de ceux qu'il essaie de faire assassiner, envoyé Germaine vers Plateau, le bouffon du Roy ne sut quoi répondre et lamentablement il laissa la salle, escorté par deux inspecteurs de la sûreté qu'il accusait, quelques jours auparavant, d'être des assassins à la solde de l'Allemagne.

Ce qui n'empêche pas, d'ailleurs, l'Action Française de l'endemain d'imprimer que Torrès avait eu peur de Daudet et qu'il avait trouvé en lui un maître.

Rodomontades qui seraient bouffonnes, n'était la tragédie qui se déroulait aux Assises.

Mais, en ce qui concerne les révélations qu'il devait faire sur l'accointance de notre Germaine avec la police et l'Allemagne, silence complet ; cela se conçoit. Sa chant fort bien que le jury parisien n'est pas aussi stupide que les lecteurs de sa feuille, il a écarté le ridicule du roman-feuilleton... en tombant dans celui de la lâcheté.

Mais, ce qui domine tout le procès, l'impression qu'aura tout homme impartial à la simple lecture des débats, c'est la désinvolture avec laquelle les gens de l'Action Française prêchent le meurtre et surtout la préoccupation constante des chefs à ne jamais accomplir eux-mêmes les actes qu'ils considèrent comme nécessaires ; c'est aussi la peur constante dans laquelle vivent ces gens qui insultent et font assommer leurs ennemis politiques.

Enfin, voici l'aube de ce lundi.

Elle devra entendre la parole de M^e Campinchi, comme l'on sent du vinaigre sur une blessure. L'avocat de la partie civile, comme durant les cinq jours précédents, s'efforcera d'être méchant, insidieusement, sournoisement. Le Procureur de la République demandera la condamnation. M^e Henry Torrès, de tout son cœur et de toute son intelligence, demandera, au nom de toutes les victimes de l'Action Française, l'acquittement de Germaine Berton.

Dès minuit les cloches sonneront la Noël.

Noël ! Noël ! Malgré les déviations du christianisme, malgré l'horrible parodie qui fut des disciples de Jésus les serviteurs de l'Autorité, les bénisseurs

service de renseignements permettant de trouver leurs victimes à l'heure où ils voudraient la faire tomber sous leurs coups.

M^e Torrès, oh une réplique cinglante à Real del Sarte, tira la meilleure leçon de ces agissements.

« Quand on veut tuer Jaurès, dit-il, on le trouve ; quand on veut tuer Daudet, on trouve Plateau ! »

Il y a, à ceci, une bonne raison : c'est que Jaurès ne voulait faire tuer personne, tandis que Daudet méditait des guets-apens et prenait par avance ses précautions contre les représailles.

Léon Daudet apparaît maintenant à nos yeux comme le plus vil des vils ; les assassins ont au moins le courage d'affronter leur victime ; lui, il fait assassiner !

C'est Daudet qui fit chaque jour ces appels au meurtre contre tout ce qui s'opposait à son triomphe politique ; c'est Daudet encore qui déclencha la campagne de haine contre tous les pacifistes ; c'est Daudet, toujours, qui pourvut amplement le plateau de Vincennes et qui peupla les bagnoles de ses victimes ; c'est Daudet, enfin, qui, par le chantage continual qu'il exerce sur Poincaré, amena le gouvernement à la politique criminelle de la Ruhr... et la fatalité voulut que ce fut Marius Plateau qui tomba sous les balles de Germaine !

Aussi n'est-il rien de plus émouvant que la déclaration qu'elle fit, face au provocateur :

« Je regrette dououreusement d'avoir tué Plateau à votre place ! »

Nous qui avons toujours eu le plus grand respect pour le geste individuel, nous avons en même temps professé notre plus grand mépris pour la provocation.

Quand un geste nous semble nécessaire, nous l'accomplissons nous-même, sans jamais inviter quelque autre à le faire à notre place.

C'est la destinée des provocateurs de faire toujours double victime : celui qui accomplit l'acte suggéré, celui qui tombe sous les coups... et le provocateur est toujours assez adroit pour se mettre à l'abri du danger.

Daudet a sur la conscience, dans l'affaire Plateau, deux victimes : celui qui est mort et celle qui, depuis un an, gémît dans une geôle.

Si j'étais juré, je sais bien quel serait mon verdict : j'accorderais Germaine Berton. Et si j'étais Daudet, je me ferais sauver la cervelle pour me libérer du remords.

J.-Louis LAEROL.



(Croquis d'audience)

SEVERINE

qui, durant l'audience d'avant-hier, apporta un témoignage si émouvant en faveur de notre Germaine.

ABONNEZ-VOUS

Jusqu'au 8 janvier 1924, nous consenrons à tous ceux qui s'abonneront au Libertaire Quotidien, les prix de faveur portés sur notre manchette.

A partir du 9 janvier 1924, le prix de l'abonnement sera élevé comme suit :

Pour la France :

3 mois 16 fr. au lieu de 13 fr.

6 mois 32 fr. au lieu de 25 fr.

Un an 64 fr. au lieu de 48 fr.

Pour l'Extérieur :

3 mois 24 fr. au lieu de 22 fr.

6 mois 48 fr. au lieu de 44 fr.

Un an 96 fr. au lieu de 80 fr.

Les abonnements nous parviennent chaque jour, nombreux (une centaine en moyenne). Il faut que, d'ici le 8 janvier, cette moyenne se maintienne ; il serait bon qu'elle fût dépassée.

Que chaque camarade fasse, en faveur de nos abonnements, tout l'effort possible.

CE SOIR :

Une édition spéciale

A TOUS LES FONCTIONNAIRES
DES SERVICES PUBLICS

GRANDE MANIFESTATION pour les 1.800 francs

A deux jours d'intervalle la Chambre se déjuge. Elle refuse de porter notre indemnité de vie chère à 1.800 francs. Cela est un défi que nous devons relever. La campagne commencée doit se poursuivre et s'amplifier. Nous devons争ir notre droit à la vie, par tous les moyens.

L'augmentation est dérisoire : 1 fr. 08 par jour pour Paris ;

0 fr. 18 par jour pour la province.

En ce qui concerne l'indemnité de charges de famille : 0 fr. 45 par jour pour un enfant.

Parisiens ! nous obtenons une aumône et les travailleurs de province, rien. Il est vrai que l'on nous fait la promesse de reviser les traitements à la fin de l'année 1924 !

Le Cartel unitaire estime que rester pasif devant le refus du Parlement équivaut à une lâcheté.

L'heure est venue de passer à une action énergique.

Pendant que tous ceux qui se sont enrichis de nos privilégiés se préparent à faire ripaille, nous clamons notre volonté de ne pas crever de faim.

Ce sera un nouvel avertissement solennel pour les joyeuses en bombe et chacun d'entre vous aura à cœur de venir troubler leurs préparatifs de fête en participant à la grande manifestation qui aura lieu ce soir lundi, veille de Noël, à 18 h. 30, à la porte Saint-Denis.

Le Cartel unitaire.

Le Centenaire de J.-H. Fabre

L'homme

Certains hommes dépassent leurs contemporains de toute l'épreuve puissance de leur volonté. Il y a les débardeurs qui deviennent les Maxime Gorki, les chercheurs d'or qui deviennent les Jack London, les gâteaux qui deviennent les Pierre Haup, il y a les J.-H. Fabre qui deviennent des savants en vendant des oranges sur le marché de Beaucaire.

J.-H. Fabre fut une de ces natures extraordinaires que rien ne décourage, une de ces têtes qui font face à l'adversité avec une si belle assurance qu'elles en triomphent à chaque coup. Rappeler, point par point, la vie du naturaliste nous entraînerait beaucoup trop loin, malgré le grand enseignement que comporte cette vie. Toutefois, il est impossible de ne pas jeter un coup d'œil rapide sur cette existence de la bête surprenante. Tout d'abord, le petit Fabre possède des parents qui ont la spécialité d'échouer dans toutes leurs entreprises, ce qui les amène à déambuler indénommable par la France en quête de la bonne affaire. Le jeune garçon se trouve naturellement handicapé par tous ces changements, et ses premières études sont on ne peut plus fantaisistes. On le trouve à Beaucaire, vendant des oranges sur le marché, puis travaillant à la construction d'un vase ferré, mais ne manquant pas une occasion d'instruire en dévorant les quelques Louquins qu'il peut se procurer.

C'est dans ces conditions qu'il se présente à un concours pour obtenir une bourse à l'Ecole primaire supérieure : il sort avec le numéro 1. Il ne tarde pas à posséder ses brevets et à entrer en fonctions comme instituteur. Il continue à travailler, apprend tout seul les langues mortes, obtient tour à tour ses baccalauréats, ses licences en sciences physiques et naturelles, son doctorat en sciences naturelles, etc., etc. Entre temps, de Carpentras, il a été nommé au collège d'Ajaccio et il profite de son séjour en Corse pour étudier la faune et la flore de l'île. Puis le voici de retour à Avignon. En dehors de son travail professionnel, il cherche, cherche sans répit, s'occupant à la fois de chimie, de minéralogie, d'entomologie. Ses travaux intéressants sur l'alizarine attirent sur lui l'attention du ministre Victor Duruy, qui se prend d'amitié pour le travailleur solitaire et le présente à Napoléon III. Mais la cour n'encheinte pas Fabre et les honneurs l'indiffèrent. Il préfère à l'empereur sa petite ville de province et son laboureur tranquille.

Hélas ! sa tranquillité, on vient la lui troubler sous toutes sortes de motifs. En 1867, à Avignon, il fond un cours d'histoire naturelle où il enseigne les jeunes filles comme les jeunes garçons. Cela ne plait pas aux dévots de la ville. Une cabale est montée contre le professeur. Sa propriétaire, une vieille bigote, le met à la porte. Il doit renoncer à son cours. Et, partout, ce sont de petites vexations. Ses collègues, les professeurs du lycée d'Avignon, considèrent avec jalouse ce travailleur et le surnomment « la mouche », à cause de ses recherches sur les insectes. D'autre part, Fabre, très sauvage, se re-

foue à toutes les cérémonies, visites d'usage, etc., ce qui lui attire, bien entendu, l'indifférence des autres fonctionnaires. Mais peu lui chaut. Il lui reste d'abord son travail passionnant, ensuite quelques amitiés certaines, dont celle du philosophe Stuart Mill. Enfin, la retraite approche, il pourra bientôt se retirer en pleine campagne et étudier les hôtes de son « harma ». Le voici à Sérgirman, dernière étape, où, définitivement libéré des contraintes de la société (sauf pourtant quelques travaux de vulgarisation à faire pour gagner un peu d'argent), il peut achievez, en dix ans, ce chef-d'œuvre que sont les Souvenirs entomologiques et mourir paisiblement, ayant dépassé quatre-vingt-dix ans et ayant su lever, discrète, l'aube de sa gloire.

Le naturaliste

Les modernes commencent aujourd'hui à attaquer les conceptions de J.-H. Fabre. Il semble qu'il y aurait alors une distinction à faire. On peut considérer en Fabre le naturaliste et le philosophe. Or, il est, en effet, évident que les conceptions philosophiques de Fabre sont extraordinairement simplistes. Sa théorie de Dieu et de l'univers est celle du vieux curé de campagne, qui soupire : « Voyons ! regardez ces jolis oiseaux, ces beaux fruits, ces merveilleuses floraisons, comment voudriez-vous que Dieu n'existe pas ! Il suffit de regarder combien est belle la nature pour s'apercevoir de l'incontestable existence de Dieu. » Oui, J.-H. Fabre a un raisonnement analogue, et c'est, je crois, parce que la question lui était fort indifférente dans le fond. La n'était point ce qui l'intéressait. Mais comme il lui fallait bien, pour la bonne marche de son œuvre, adopter une position philosophique, il avait choisi la plus simple.

Maintenant, lorsque l'on fait abstraction de Fabre philosophe, et qu'on ne s'occupe que de Fabre naturaliste, l'affaire change du tout au tout.

Ce qui vous frappe en premier lieu chez J.-H. Fabre, c'est son esprit d'observation. Darwin avait raison lorsqu'il l'appela « l'observateur inimitable ».

En effet, Fabre était doué à la fois d

voir dire ici l'histoire de la mante religieuse, du scarabée nécrophore, du sphinx languedocien, du scorpion, etc., de tous ces petits êtres aux curieuses mécaniques qui évoluent silencieusement autour de nous sans rien nous révéler de leur mystérieuse existence. Qui donc expliquera jamais par quel miracle le grand paon peut sentir sa femelle à plusieurs kilomètres ? Comment l'amphiphile hérissée peut arriver à découvrir sous terre les Chenilles ou les vers gris qui se cachent sous les plantes et sous le gazon ? Comment l'insecte qui recueille si soigneusement de la nourriture pour ses larves ne s'apercevra pas des pièges grossiers que lui tend l'observateur ?

C'est à l'étude de ces faits infimes que J.-H. Fabre a consacré sa vie.

Le Fabre ne s'est pas contenté de consigner ses observations sur des fiches râvées. Il a voulu nous servir vivantes ces scènes de vie, de vie intense quoique minuscule. « Virgile des insectes », ainsi que l'avait surnommé un poète ami, il a su animer ces bestioles auxquelles nous faisons si peu attention en temps ordinaire.

Et, avec sa connaissance sans égale de l'infiniment petit, le grand mérite de J.-H. Fabre sera d'avoir fait couvre de poète en même temps qu'œuvre de savant.

Georges VIDAL.

Le Centenaire de J.-H. Fabre célébré à Sérignan

Les admirateurs de Henri Fabre sont nombreux à Sérignan pour célébrer le centenaire de naissance du savant entomologiste. La neige couvre les plaines environnantes, mais le soleil brille et favorise la fête.

M. de la Paillonne, maire de Sérignan, salut les invités, qui se tiennent sous l'hôtel M. Mangin, directeur du Muséum National, délégué du ministre de l'Instruction publique, après avoir retracé la vie difficile de Fabre et glorifié sa gloire mondiale, prend officiellement possession de l'hôtel, qui devient propriété nationale.

Ainsi, une fois de plus, c'est après la mort que l'on s'occupe de l'homme, alors que, de son vivant, on l'aurait laissé facilement mourir de faim.

Le docteur Legros, auteur d'un intéressant ouvrage sur Fabre, était présent à la cérémonie, qui s'est terminée sur les inévitables discours de circonstance.

PARIS !

De quoi se compose Paris ? Telle est la question posée par un quotidien du soir.

Quantité de personnalités du monde littéraire, scientifique ou artistique se sont empressées de répondre à l'enquête et nous ne serions nullement surpris d'apprendre que Paris est composé plus particulièrement d'étrangers que de Parisiens, si nous considérons le nombre colossal de provinciaux qui sont attirés par la Ville-Lumière, dans l'espoir d'y faire fortune.

Mais cela n'est pas Paris. Il en est un autre qui ignorent probablement tous ces littérateurs en mal de copie, tous ces avocats à la recherche d'une cause célèbre, tous ces politiciens véreux, tous ceux qui ont abandonné leur terroir pour pouvoir évoluer à leur guise dans la grande cité.

Non, cela n'est pas Paris ! Il y a, à côté de toute cette oisiveté qui s'étale publiquement, le Paris qui travaille. Hélas ! ce Paris ne fait plus aujourd'hui honneur à la réputation et à la légende qui s'est accréditée, et qui en faisait le cœur du travail et de la liberté.

Hélas ! hélas ! le peuple de Paris nous le commissons, nous autres ; nous avons vécu sa vie depuis des années, depuis toujours, pendant des heures qui nous ont paru des émaillines, pendant des mois qui nous ont paru des siècles, et, si la misère et la souffrance laissaient encore un peu de place à la pudeur, nous sentirions nos fronts rougir de honte à la pensée que nous faisons partie de ce bétail humain qui compose Paris.

Paris ? Voulez-vous le connaître ? Descendez avec nous dans le métro, le soir, à 6 heures, alors qu'après s'être courbé pendant huit heures, parfois plus, sur sa machine, sous l'œil autoritaire d'un contremaître, le peuple de Paris, ivre de « liberté », regagne le taudis où il a été domicilié.

Regardez avec quelle joie il s'entasse dans des fourgons étroits où il ne peut ni bouger, ni remuer. Remarquez avec quelle vigueur il pousse femmes, enfants, vieillards, pour entrer ou sortir plus rapidement de ce gouffre qui comprime ses poumons, qui abîme sa santé, qui abrège sa vie et qui le mène lentement mais sûrement au tombeau.

Admirez-le, le peuple de Paris, et demandez-vous si c'est bien le même qui a fait la Fronde, la Grande Révolution et la Commune.

Il fut encore un temps où une cause célèbre, la justice outragée, faisaient dresser tout le peuple asservi de la capitale pour réclamer ce qui lui semblait être le droit.

Les pavés ont résonné, les murs ont été ébranlés et les cliques gouvernementales ont tremblé.

Est-ce que le peuple de Paris ne vibrera plus jamais ? Est-il sûr pour les chansons de Georges ? et le drame qui se déroule aujourd'hui le laissera-t-il impénétrable ? Le souvenir de ses ancêtres qui ont lutté, et qui ont vaincu pour lui laisser un patrimoine qu'il n'a pas su exploiter, ne va-t-il pas réveiller en lui l'élegance et la courageuse abnégation de ses pères qui moururent pour une idée ?

Ne réclamera-t-il pas enfin pour celle qui a tué Plateau le même verdict dont bénéficia celui qui a tué Jaurès ?

Nous ne voulons pas encore désespérer. Malgré la lâcheté des masses, malgré des difficultés de la lutte, malgré l'égoïsme qui domine, nous voulons croire encore que Paris se réveillera de sa longue léthargie ou alors la clique d'Action Française a raison... Nous sommes mûrs pour la monarchie.

J. CHAZOFF.

Pour faire réfléchir

La Polémique

Lorsque la bête du troupeau — tireur à la ligne ou simple tête de bétail — fait de la polémique, c'est toujours à la vie privée de son adversaire d'idées qu'elle s'en prend. Et c'est compréhensible, la question d'idées passe après le reste. La bête du troupeau ramasse les commérages, recueille les on-dit, dépouille les rapports de police, et, à l'aide de ce fatras de renseignements truqués ou mensongers, constitue ses dossiers. La bête du troupeau exulte lorsqu'elle a pu établir les secrets et les détails de l'existence de son antagoniste, provoquant le scandale et les griffades de ses congénères. Nous excludrons soigneusement de nos polémiques la vie privée de celui dont nous discutons les doctrines, les opinions, l'activité publique. Sa vie privée ne nous regarde pas. Ses gestes quotidiens ne sauraient nous intéresser. Pour qu'ils puissent retenir notre attention, il serait nécessaire qu'ils eussent un retentissement sur le développement et l'épanouissement de notre vie propre. Ou encore que le ou les intéressés nous demandassent d'intervenir, ce que nous ne ferons qu'avec la plus extrême circonspection. Nous estimons que nous occuper des affaires d'autrui, c'est commettre à son égard le plus grave des empiétements. Et ce n'est pas pour être inconscients nous-mêmes que nous le réclamons des autres. Donc, notre polémique personnelle — lorsqu'il s'agit d'un écrivain, d'un propagandiste, d'un militant, et c'est cette polémique-là à laquelle je fais allusion — portera sur son activité publique, ses écrits, ses discours, les œuvres pour lesquelles il sollicite l'attention, la sympathie ou le concours du public. En autres termes, pour ardente, vigoureuse et irréductible qu'elle soit, la polémique individualiste ne peut porter que sur la partie de sa vie que l'individu livre à l'extérieur : la faire passer sur la portion d'existence qu'il entend conserver devers soi est un non-sens et un acte de violence.

La camaraderie

A force de se retrouver entre sympathiques à des idées semblables, entre co-partageants d'opinions similaires, de se rencontrer dans les réunions, dans les petites causeries de groupes, aux promenades dans les banlieues des villes importantes, de se retrouver dans les bons et les mauvais jours, dans les temps d'épreuve et aux heures d'adversité, une affection d'un genre tout spécial finit par vous lier les uns aux autres.

Une affection qui ne comporte ni obligations, ni règles, mais qui fait qu'on se sent prêt à rendre à ceux qu'on rencontre dans ces circonstances tous les services qu'il vous est possible de rendre. Une affection qui vous fait, tout naturellement, éprouver de la joie lorsque vous voyez le rayonnement de la satisfaction illuminer leur visage, et ressentir de la tristesse quand vous les apercevez la mine défaite et abattue. Une affection qui vous fait déplorer leur absence, regretter de ne point les voir là, souffrir de les savoir empêchés d'être en votre compagnie. C'est cette forme spéciale de l'amitié basée sur la communion d'idées que nous appelons « camaraderie ».

Le bluff moraliste

Les moralistes affirment qu'en fin de compte l'injustice est punie, que finalement l'injuste rencontre la ruine et qu'un jour vient, tôt ou tard, où l'inique reçoit un châtiment mérité. En réalité, les grands exploitants, les grands propriétaires finissent le plus souvent leurs jours sans connaître aucun des soucis qui hantent la vieillesse des dominés et des exploités. Il arrive que quelques-uns d'entre eux succombent dans la lutte qu'ils ont entreprise pour conquérir, amplifier leur situation, mais c'est un « accident de travail » qui n'est pas plus extraordinaire que la chute d'un coureur tombant d'un toit, ou la mort d'un officier tué par le projectile lancé par l'ennemi.

La réalité de l'infini

Prétendre que la possibilité pour l'esprit humain de concevoir l'infini constitue une présomption en faveur de l'infini (ou de l'immortalité de l'âme) revient à dire que la possibilité pour l'esprit humain de concevoir que la lune est habitée par des hommes à deux têtes, de dix mètres de haut, constitue une présomption en faveur de l'habitabilité de la lune.

Qu'est-ce que l'infini ? Une succession jamais interrompue de faits, d'actes, de moments, de lieux dont on ne peut imaginer qu'ils aient eu un commencement, dont on ne saurait prévoir qu'ils aient une fin ou une limitation. Quels exemples concrets, quelles images pourraient rendre appréciables à la compréhension humaine l'idée de l'infini ? Des sous qu'en entassaient par piles de cent à raison de cinq cents piles par jour et dont un million de journées de comptage n'arriverait pas à effleurer le nombre. Des pierres qu'on jetterait dans un abîme, qui auraient beau tomber durant des milliers et des millions de siècles sans atteindre jamais le fond. Un boulet lancé à raison de cent kilomètres à l'heure et qui, au bout d'un milliard d'heures, ne serait, relativement, pas plus près du but, qu'à ce moment où il a quitté la gueule du canon.

Ces diverses images sont le produit du fonctionnement cérébral, la résultante de l'association, de la combinaison des idées qui s'y forment. Elles n'ont pas plus de réalité que les épisodes d'un roman, les scènes d'un drame, Les Balzac, les Alexandre Dumas, les Victor Hugo, les Zola ont imaginé des situations, inventé des successions d'événements, forgé des dénouements d'une valeur de conception égale aux idées d'infini et d'immortalité de l'âme.

Que l'être humain, harassé par les épuries de la vie et la trouvant trop courte encore, tourmenté par son impuissance à connaître, hanté par le souci d'une justice réparatrice s'exerçant au delà puisqu'elle est ignorante, en deçà de la tombe, que l'être humain, fini, borné, angoissé, ait cherché dans l'idée de l'infini une sorte d'ivresse consolatrice à laquelle il a recours quand l'existence se fait plus pénible, c'est très explicatible, très compréhensible. L'idée de l'infini, de l'immortalité de l'âme persiste en l'esprit humain au même titre que chez le buveur le souvenir de quelque breuvage enviant, abrutisseur ou génératrice de rêves. Mais cette constatation ne constitue aucune preuve, aucune présomption d'aucun genre en faveur de la réalité de l'infini ou de l'immortalité de l'âme.

Que l'être humain, harassé par les épuries de la vie et la trouvant trop courte encore, tourmenté par son impuissance à connaître, hanté par le souci d'une justice réparatrice s'exerçant au delà puisqu'elle est ignorante, en deçà de la tombe, que l'être humain, fini, borné, angoissé, ait cherché dans l'idée de l'infini une sorte d'ivresse consolatrice à laquelle il a recours quand l'existence se fait plus pénible, c'est très explicatible, très compréhensible. L'idée de l'infini, de l'immortalité de l'âme persiste en l'esprit humain au même titre que chez le buveur le souvenir de quelque breuvage enviant, abrutisseur ou génératrice de rêves. Mais cette constatation ne constitue aucune preuve, aucune présomption d'aucun genre en faveur de la réalité de l'infini ou de l'immortalité de l'âme.

E. ARMAND.

UN POINT DE VUE

Sentimentaux !

On m'a apporté, l'autre jour, une lettre, et cette lettre, c'est bien la plus belle que j'aie jamais reçue au cours de mon existence. On se souvient qu'il y a une quinzaine de jours, j'avais raconté, moi-même, l'épouvantable calvaire gravé par une jeune fille de vingt-trois ans, Mlle Frédéric Kern.

Cette jeune fille, accusée à la plus noire misère, sans un sou, avait décidé d'en finir avec la vie si doute aux uns, si cruelle aux autres.

Un soir, errant auprès du canal Saint-Martin, elle se jeta dans l'eau glacée, mais fut presque immédiatement sauve par des mariniers qui se trouvaient à proximité. Quelques jours après la parution de cet article, je reçus la lettre suivante d'un camarade dont je ne donnerai pas le nom, sa modestie peut-être en souffrirait, une lettre que je tiens à reproduire intégralement, sans en modifier le texte ni la syntaxe, tant elle déclèle l'esprit de solidarité de la classe que souffre et met à nu ses qualités de cœur :

Bezons, 13-12-23.

Camarade Lucien Léauté,

Je t'envoie ci-joint la somme de 4 francs que je destine à cette jeune fille Mlle Frédéric Kern, dont tu a relaté le si triste et émouvant tableau du sort qui peut être le sien. Puisque tu désires savoir la suite, tu jugeras de l'opportunité à donner à ce secours que j'aurai voulu plus important.

Je m'associe pour tout le bien qui sera fait à de semblables fâtures.

Bien cordialement.

Suit la signature.

J'envie ceux qui reçoivent souvent des lettres semblables car elles ont le don de vous réconcilier momentanément avec le genre humain si laid, si vil, si bas, dès qu'on se donne la peine de l'examiner d'un peu près.

Des missives comme celle que je viens de publier réchauffent le cœur et l'ôn se prend à espérer beaucoup de l'humanité, on batit des rêves, on entrevoit des cités magnifiques et on se sent un peu moins amer... Le camarade qui, sur son nécessaire, a prélevé cette petite somme pour venir en aide à une infortune, a plus fait pour la propagande que tous les discours et tous les écrits possibles.

Dans la Société future — celle que nous voulons fonder sur les ruines du régime capitaliste, générateur de misères et de larmes — dans cette société idéale, ce camarade et tous ceux qui lui ressemblent moralement, ne seront-ils pas les meilleurs artisans du nouveau milieu que nous voulons instaurer, n'en seront-ils pas les plus grands animateurs ? La réponse n'est pas toutefois évidente. Réjouissons-nous, amis, des quelques sentiments que nous pouvons posséder dans nos groupements et organisations. Ah ! je sais bien, les sentimentaux — et je ne parle naturellement pas pour ce camarade — ne peuvent être assimilés, bien souvent, à des « hommes d'action ». Et quand j'écris ces lignes, je songe à un ami qui me touche de très près, mais qui considère qu'on peut faire, dans la mesure de ses forces, des aptitudes et de son tempérament, de la bonne besogne, tout comme les autres militants qui agissent différemment.

L'autre soir, en Cour d'Assises, en entendant M. Maxime Réal Del Sarte soutenir que la pensée n'est rien sans les poings pour la défendre, cet ami dont j'ai parlé ne pouvait s'empêcher de songer pour « le jaillissement de la lumière », de toute la lumière, pour l'épanouissement de la vérité, il serait préférable que les poings ne soient rien et que les individus possèdent assez d'intelligence pour discuter librement, loyalement et en toute sincérité.

Hélas ! ceci est peut-être une chimère et il y aurait sans doute toute une éducation à faire sur... l'esprit de tolérance et bien d'autres choses encore. Quoi qu'il en soit, le militant convaincu et sincère qui réfléchit et pense se doit d'agir dans la mesure où il le peut.

Celui qui, modestement, dans l'ombre, séme des idées, est utile au même titre que le camarade qui « boit » dans les meetings. Question d'éducation et de tempérament.

**

Je ne me suis pas écarté de mon sujet. Nullement. Je tenais, par la voie de ce journal, à renforcer ce camarade de son geste de solidarité envers une déresse humaine, et je puis l'assurer que des actes comme le sien font beaucoup pour notre idéal.

Dans une petite boîte j'ai placé la petite somme qu'il m'avait adressée.

Quelles que soient les difficultés que nous pourrons rencontrer sur notre chemin, nous nous devons de retrouver cette jeune fille. Il le faut et sans tarder.

Ni nous, ni les autres ne devons nous déstabiliser des souffrances et des infertiles que nous croisons sur notre route. Car, c'est encore faire de la propagande que de tendre une main fraternelle à ceux qui agissent dans le fossé.

La société actuelle est tellement odieuse que nous nous devons d'appeler à nous ses victimes, de les réconforter, de leur donner le pain que réclame leur faim, le vêtement que demande leur corps transi, et le bois lequel ils pourront s'endormir et ouvrir leur passé douloureux...

Ah ! si chacun, dans la mesure de ses forces moyennes et de ses modestes ressources, faisait comme le camarade dont je n'ai pas voulu citer le nom, mais dont on appréciera le grand cœur ; si, du plus pauvre au moins malheureux, chacun de nous allait, non pas au nom de la charité, toujours détestable, mais au nom de la solidarité, alléger le labeur des uns et la charge des autres, comme nous serions bien près de la Révolution !

Car les victimes, ayant ouvert les yeux, voudraient elles aussi, endocrinées par nous, dans la tiède atmosphère de notre affection, joindre leurs efforts aux nôtres pour libérer les autres.

Lucien LEAUTÉ.

En raison des changements nombreux à effectuer chaque jour dans le service de nos abonnés, nous prions les camarades qui recevraient quelques jours le journal avec quelque retard de bien vouloir nous excuser.

L'Administration.

AUTOUR DU PROCES

Ce qu'en dit la presse

La presse, toute la presse, est impatiente de connaître le dénouement de ce grand procès.

Les anarchistes, les autres révolutionnaires et tous les gens de cœur et de raison attendent bien plus impatiemment encore : L'« Germaine Berton » verrait-elle, ce soir, les portes de sa prison s'ouvrir devant elle ?

Toutes les personnes de bon sens l'espèrent. La presse elle-même, par sa prudence, — et l'Action Française, entre autre, par ses querelles — laissent presque tout à l'œil.

Le Petit Parisien :

D'abord, au nom de la grande mémoire de Jaurès, qui aurait, nous dit M. Léon Blum, demandé l'accès au procès de son propriétaire assassin ; de la bouche

A travers le Monde

ANGLETERRE

LE CHOMAGE

Le chômage persiste. Le Comité mixte a déclaré insuffisants les projets gouvernementaux élaborés pour résoudre la crise.

En Angleterre, la livre monte, et la misère aussi. Ce qui prouve que la monnaie n'a qu'une valeur artificielle. Seule, la production compte. Mais les producteurs en sont dépossédés en régime capitaliste.

POUR LES RELATIONS AVEC LA RUSSIE

Londres, 23 décembre. — Un groupe des plus importantes compagnies de transports maritimes et ferroviaires anglaises, canadiennes et hollandaises a conclu avec l'Union des Républiques soviétiques, un arrangement pour le développement d'un service, aller et retour, de voyageurs avec la Russie. Le siège de la compagnie sera à Moscou. Des succursales seront établies dans différentes villes de Russie. La flotte navale et marchande des Soviets fait partie de la combinaison, qui aura à sa disposition les principaux itinéraires de l'Océan, les chemins de fer du Canada et des Etats-Unis, enfin toutes sortes de moyens de transport de grande valeur pour le gouvernement russe.

L'OPINION D'UN JOURNAL

Londres, 23 décembre. — L'« Observer », après avoir exposé les conditions auxquelles M. Ramsay Mac Donald serait disposé à reconnaître le régime prévalant en Russie, remarque qu'il y a lieu d'escroquer la reprise des relations diplomatiques entre les deux pays à une date très rapprochée.

Il sera grand temps, ajoute le journal, car il ne faut pas se dissimuler que la France et l'Italie pourraient devancer la Grande-Bretagne et récolter les avantages qui découleraient de cet acte.

LA SITUATION GOUVERNEMENTALE

Londres, 23 décembre. — Le « Sunday Times » expose les raisons pour lesquelles M. Ramsay Mac Donald, tout en se rendant parfaitement compte de l'urgence qu'il y a d'assurer au pays la stabilité et la paix dont il a tant besoin, n'osera pas en convenir, étant donnée la crainte que lui inspirent les extrémistes. Il ne fera pas le moindre geste conciliant.

« Voilà pourquoi, dit le journal, un gouvernement travailliste n'aura pas la confiance de la nation. »

UN GOUVERNEMENT TRAVAILLISTE ?

Londres, 23 décembre. — M. Ramsay Mac Donald, prenant la parole cet après-midi, a dit notamment que le parti travailliste, si les événements l'exigent, formera un gouvernement.

« Le pays, a ajouté M. Ramsay Mac Donald, ne pourra que bénéficier de l'expérience d'un tel gouvernement qui, en ce qui concerne les affaires internationales, aurait plus d'autorité que tout autre parti de Grande-Bretagne, étant donnée la situation actuelle, en ce qui concerne la paix et la justice. »

Tu parles !

LES BRAS CROISES

Londres, 23 décembre. — 1.137.100 chômeurs des deux sexes étaient inscrits le 17 décembre sur les registres du Ministère du Travail. C'est une diminution de 3.195 sur les chiffres de la semaine précédente et une diminution totale de 33.778 sur les chiffres du 1er janvier dernier.

Mais ils représentent tout de même un chiffre édifiant, ces 1.137.100 chômeurs ! Et si les pouvoirs publics trouvent que c'est peu...

HOLLANDE

POUR LEUR SALAIRE

La direction des chemins de fer a décidé de réduire à nouveau les salaires, cette fois de 10 %.

Les cheminots hollandais sont décidés à défendre leur droit à la vie.

ITALIE

DES GREVES

Les syndicats du Livre de Turin ont proclamé la grève pour ne pas accepter le

chômage partiel que leur proposaient leurs patrons.

— Les ouvriers de la fabrique d'autos Lancia, à Turin, ont dû accepter une diminution de salaires de 10 %, alors que les patrons en proposaient 20 %.

MEXIQUE

PUEBLA EVACUÉ

Vera-Cruz, 23 décembre. — Le quartier général des rebelles annonce l'évacuation de Puebla pour des raisons de convenance militaire.

MILITAIRE BLESSE

Mexico, 23 décembre. — Les fédéraux se sont emparés de Puebla le 21 décembre, après un violent combat dans lequel les aviateurs ont coopéré à l'attaque. Le général rebelle Gastro, qui dirigeait la défense a été blessé.

LES REBELLES FUIENT-ILS ?

New-York, 23 décembre. — Selon des nouvelles de source mexicaine, en date du 22 décembre, parvenues à Nogales (Arizona), les rebelles bâtraient en retraite vers Vera Cruz, où ils organisaient la résistance finale contre les troupes fédérales lancées à leur poursuite.

Par contre, d'après les informations de source rebelle parvenues à Galveston (Texas), le général rebelle Cavazos aurait coupé les lignes de communication des troupes du Président Obregon et aurait commencé son avance sur Mexico.

POLOGNE

IL VA ETRE AMNISTIE

Varsovie, 23 décembre. — L'agitateur communiste Porankiewicz, qui avait été condamné par le tribunal de Poznan à deux ans et dix mois de prison et qui, par la suite avait été échangé contre un Polonois détenus par les bolcheviks, s'est évadé de Russie et s'est remis entre les mains des autorités polonaises pour purger sa peine. Porankiewicz va bénéficier de l'amnistie. Et ce ne sera que justice !

YUGOSLAVIE

AVANT D'ENTRER EN SCENE

Belgrade, 23 décembre. — Le doyen des auteurs serbes, Pierre Dotrinoïevitch, est décédé subitement dans sa loge au moment de paraître dans la représentation du cinquantenaire de la première comédie « Lettre d'Amour », qui a fait époque dans l'histoire du théâtre serbe.

RUSSIE

IL SE CHAMAILLENT ENTRE EUX

Riga, 23 décembre. — On annonce qu'à une réunion de trois mille communistes, qui s'est tenue à Petrograd, après un discours prononcé par M. Zinoviev, une résolution a été votée demandant à Trotsky d'exprimer ses regrets pour l'attitude ambiguë de sa lettre à la conférence communiste, attitude que M. Stalin et d'autres chefs communistes interprètent comme étant déloyale envers le Comité central du parti communiste.

IL Y A VINGT-CINQ ANS

L'ANNIVERSAIRE de Georges Rodenbach

Il y a eu, avant-hier, vingt-cinq ans que Georges Rodenbach est mort. Pour célébrer cet anniversaire, les officiels ont fait apposer une plaque commémorative sur la maison où le poète mourut, le 22 décembre 1898.

Société des Gens de Lettres, Association de la Critique littéraire, délégués des gouvernements belge et français ont discours. Mais les véritables amis de Georges Rodenbach ont honoré vraiment comme il le fallait la mémoire de celui qui fut le « poète du silence ». Chacun chez soi, dans une de ces chambres qui ont pourtant une âme, une vie, closes aux bruits du dehors », parmi les livres et les cadres qui donnent aux intérieurs leur voix intime, ils ont relu *Bruges-la-Morte*, *En Exil*, les lents et harmonieux poèmes évocateurs des « vieux quais dormant dans le soir solennel... »

retrouvait dans le costume. Les manteaux dégrafés laissaient voir un justacœur bleu ouvert par devant sur un gilet dont l'ouverture était cachée. Il fallait l'aide de quelqu'un pour passer ce gilet, symbole de la fraternité. Aussi Cortez, quoique les jeunes gens ne portassent ni le pantalon blanc ni la toque rouge, reconnut tout de suite en eux des saint-simoniens de Menilmontant.

Ils allaient et venaient, tantôt absorbés dans leurs pensées et silencieux, tantôt causant avec animation sans s'inquiéter d'être entendus, tantôt s'interrompaient pour regarder à l'orient la ligne indécise des Alpes. Cortez, lorsqu'ils passaient devant lui, entendait des phrases isolées ayant trait soit aux événements du jour, soit à la doctrine de l'Eglise nouvelle.

— Les ministres ont cessé de comprendre la portée du soulèvement de Lyon le jour où ils ont cessé d'en entendre le bruit.

— Une autorité héréditaire que menace une autorité élective s'absorbe forcément dans le soin de sa défense. Aussi l'ordre politique actuel sera-t-il toujours impuissant.

— En fait de droit, la France n'en connaît qu'un, le droit du plus riche.

— Les nations se gouvernent par la péné et non par des soldats.

L'ancien membre de la Charbonnerie en rupture de ban buvait ces paroles comme l'air de la rivière. Il avait un bon sourire dans sa grande barbe, et volontiers il écoutait : « Courage, jeunes gens ! Trois jours plutôt, il se serait levé, il serait allé à eux, il leur aurait tendu la main. Aujourd'hui, il n'osait plus, et il se tenait à sa place, enivrant cette jeunesse et cette pureté. Par degrés il devint sombre, s'isola complètement. Il finit par redescendre dans la cabine, et là, ayant choisi un coin, il s'endormit.

Les collines se rapprochaient de la Saône.

A TRAVERS LE PAYS

DES OUVRIERES SUR LE PAVE

Troyes, 23 décembre. — Une fabrique de tissage et de bonneterie de Troyes a congédié ses ouvrières bobineuses pour avoir rompu le contrat de travail sans préavis.

Les responsables de ces renvois n'ont pas pensé, naturellement, aux petits enfants qui tireront la langue...

NE JOUEZ PAS AVEC LES ARMES A FEU !

Nîmes, 23 décembre. — Fernand Chapelier, âgé de vingt-cinq ans, montrait à un de ses camarades, Brustia, le fonctionnement d'un pistolet automatique, lorsqu'un coup partit. La balle traversa la main de Chapelier et blessa grièvement au bas-ventre Brustia, qui a été transporté au bas-ventre Brustia, qui a été jugé très grave.

ILS NE VEULENT PAS ENTENDRE RAISON

Troyes, 23 décembre. — Les patrons des fabriques de bonneterie de caoutchouc de Romilly-sur-Seine, où le personnel est en grève depuis six semaines, ont décliné l'arbitrage du sous-préfet de Nogent-sur-Seine. Ils ont déclaré ne pouvoir faire d'autres concessions que celles déjà offertes à leurs ouvriers.

Ces pauvres patrons, comme ils sont à plaindre !

UN CHASSEUR TOME...

Reims, 23 décembre. — Au cours d'une chasse aux sangliers, dans la forêt d'Anizy-Pinon, un chasseur, M. Baillot, trente-sept ans, employé de chemin de fer à Chalvigny, ayant abattu un sanglier, est venu s'assurer que la bête était bien morte. Le garde-chasse Lalier, voyant remuer dans le fourré, a tiré un coup de feu qui a atteint M. Baillot ; celui-ci a été relevé dans un état désespéré. Il est marié et père de deux enfants.

AFFAMEURS 1

Clermont-Ferrand, 23 décembre. — Le tribunal correctionnel d'Ambera a condamné à deux jours de prison avec sursis et 500 francs d'amende chacun, cinq boulangers de la commune de Marsac, poursuivis pour avoir, d'abord augmenté de leur propre chef le prix du pain et pour avoir ensuite fermé leurs boutiques pendant deux jours, en matière de protestation contre un arrêté municipal qui avait taxé le prix du pain.

Poincaré va un peu fort

A l'occasion de la remise de la croix de guerre à la ville de la Courneuve, Poincaré a prononcé ces mots :

Sur le front, d'ailleurs, le désastre, si grand qu'il fut, était prévu, et, jusqu'à un certain point, inévitable.

Ce qui revient à dire que la mort épouvantable de quinze cent mille êtres était prévue et qu'elle était, sans doute, inévitable, comme la guerre elle-même.

En peu de lignes...

LES AUTOS QUI TUENT

Mine Léger de la Vandeline, 77 ans, traversant la route nationale à Pringy, a été tamponné cette nuit par une automobile dont le chauffeur habite avenue du Général-Detrie. La victime a succombé ce matin, des suites de ses blessures, à l'hôpital de Meun où elle avait été transportée.

CHASSE A L'HOMME

A Bédarieux, on arrêta trois Italiens qui venaient de cambrioler un hôtel-restaurant de Millau (Aveyron).

L'un d'eux parvint à s'enfuir; il se jeta dans l'Orb, traversa la rivière. Mais fut arrêté sur l'autre rive par des paysans accourus au bruit des coups de feu tirés par les agents.

UNE ARRESTATION

La Storetz a arrêté, en vertu d'un mandat d'amener du juge d'instruction, Marcel Weiss, décapité de faux et d'usage de faux.

On avait bu... Peut-être. Le soldat est une brute inconsciente. L'animalité chez lui, reprend ses droits. Boire, manger, dormir, subir la loi du plus fort, telles sont ses préoccupations et son rôle. Vers l'abattoir, il va, tel un mouton.

Ce jour-là, c'était l'homme qui triomphait de la bête. C'était mieux qu'une grève. Maître Jolinon perché dans son grenier a-t-il senti, aussi intensément que tous les acteurs de ce sublime drame, tout ce que comportait de sentiment humain, cette révolte de la conscience ?

Les mutins s'étaient massés dans le bois, par groupes ils s'étaient rassemblés près d'une éventuelle.

On savait que le 17^e tenait Soissons et que des mitrailleurs étaient aux bons endroits. On comptait beaucoup sur le 10^e, les chasseurs et sur d'autres régiments.

La fin de la guerre était inévitable... Néanmoins, il avait été jugé utile de prendre quelques précautions.

Des petits postes furent installés. Il fallait être prêt à répondre à toute attaque.

On comptait même beaucoup sur un coup de force du commandement, envoyant contre les révoltés quelques régiments, batteries ou escadrilles, ce qui aurait pu provoquer une indignation et une révolte de la part des troupes désignées pour cette besogne.

Malheureusement, Clemenceau n'était pas encore au pouvoir.

Aussi canaille, mais plus roublard, le Gouvernement d'alors temporisa, parlementa, employa la manière douce. Le 17^e remonta aux tranchées sur la promesse de Pétain qu'il n'attaquerait pas. Il n'attaqua pas, mais fut attaqué et contre-attaqué. Pétain lui envoya ses félicitations.

On fusilla le moins possible. Le 370^e fut ses effectifs remplacés et les mutins furent répartis dans d'autres unités. Les plus fâcheux allèrent en Orient.

L'Action Française a parlé de propagande défaitiste, de Bonnet Rouge. Fumisterie. La seule propagande journalistique fut

— Viens avec nous. Tu m'aideras à chercher ma route.

— Nous noterons ensemble le chant au vent sur l'eau et sur les sables.

— Non. Vous savez bien que non. Ma tâche est à Lyon. C'est à Lyon qu'habitent ma mère et mes frères, à Lyon que je dois vivre et combattre. Plus que Paris, plus que Lille et que Rouen, Lyon est notre champ de bataille à nous. Les tisseurs de la Croix-Rousse les premiers ont posé la question sociale. A nous d'étudier le problème et d'en trouver la solution. Ici, la lutte est dans l'air, et on la respire. Lutte des producteurs entre eux pour la conquête de l'emploi ; lutte du fabricant contre l'ouvrier pour la fixation du salaire ; lutte du pauvre contre la machine qui, en attendant qu'elle l'enrichisse, le fait mourir de faim en remplaçant ; lutte des gros capitaux qui donnent toujours la victoire contre les intérêts individuels toujours écrasés ; lutte partout, lutte sans justice et sans frein ! Ah ! si nous pouvions soulever les toits de ces milliers et de ces milliers de maisons qui se perdent devant nous, que de trafics, de mensonges, d'oppressions et de tyranies nous y verrions ! Mais surtout que d'ignorance et de misère ! Le propriétaire, éclatant d'une machine, en cas de crise, cherchant son pain entre la mendicité et la révolte ! Les vieux allant mourir à l'hôpital, les jeunes filles et les enfants s'étendant dans les ateliers, et, pour soutenir toutes ces faiblesses et toutes ces défaillances, rien ! Plus de croyance entre l'ancienne religion qui est morte et la nouvelle que nous apportons ! Oui, ma tâche est ici, et lorsque je sembles vous envier tout à l'heure, je ne faisais qu'exprimer mon regret de me séparer de vous !

